

dans notre système d'éducation, et c'est afin d'y remédier que l'on a établi les écoles normales. Mais dans la formation de ces écoles, on s'est encore trompé. Permettez-moi de vous faire à ce sujet une comparaison qui pourra vous paraître quelque peu triviale, mais qui n'en rend pas moins justement ma pensée.

Quand vous avez besoin d'une bonne chaussure, vous allez trouver un cordonnier et non un forgeron. Si vous voulez avoir votre photographie bien finie, vous allez voir un artiste et non un peintre d'enseignes. Si vous avez besoin d'aller à confesse, vous allez vous agenouiller devant un prêtre et non devant un M. Ernest Renan.

Eh ! bien, de la manière dont les choses se passent dans les écoles normales, on serait tenté de croire que les élèves se font chausser par des forgerons, peindre par des peintres d'enseignes, et, chose étonnante ! qu'on les envoie à confesse à Messire Renan.

Le but des écoles normales, nous le connaissons tous, est de former des professeurs qui, se répandant dans les campagnes, donneront au peuple l'éducation qu'ils auront reçue. Cette instruction doit être au moins en rapport avec les besoins de la population. Or, la jeunesse canadienne, dans l'époque où nous vivons, a besoin d'apprendre pour elle-même, et, pour payer à la patrie le juste tribut d'hommages que chaque citoyen lui doit, la tenue des livres, l'agriculture, la sténographie, la télégraphie, le génie civil et tous les arts en général. Sont-ce bien là les matières que les futurs professeurs vont apprendre dans les écoles normales ? Ces matières, d'ailleurs, sont-elles compatibles avec les charges divines dont sont revêtus les hommes que l'on met au gouvernail de ces institutions ? Les élèves ont-ils besoin d'apprendre, pour l'enseigner plus tard, le génie civil : les prêtres ont-ils jamais bâti une maison, arpenté un champ, dirigé un engin ? Les élèves ont-ils besoin de connaître à perfection l'agriculture : on met à leur tête des hommes dont la mission n'est certes pas de tenir les manchons

de la charrue. Les élèves ont besoin de connaître la télégraphie, on leur donne pour professeurs des hommes qui n'en connaissent pas un iota.

Avez-vous vu aussi les beaux résultats produits par les écoles normales ? Où sont donc tous ces professeurs qui devaient procurer tant de bien au pays ? Les résultats sont nuls, et les professeurs ne valent guère mieux.

Si maintenant vous mettez en regard les écoles normales et le "Business College" de cette ville, vous voyez immédiatement la grande supériorité de la dernière institution sur la première. Ce qui prouve surtout en faveur du "Business College," c'est que près de la moitié des élèves sont Canadiens-français, et l'on sait que malheureusement les français et les anglais de ce pays sont presque toujours en rivalité. Si donc nous possédions une institution canadienne-française sur ce pied, les cent et cent vingt canadiens qui vont chaque année encourager le "Business College," n'iraient-ils pas de préférence accorder tout leur appui à des institutions toutes canadiennes ?

Un mot encore et je termine.

Maintenant que l'établissement des voies ferrées fait sentir la nécessité absolue d'utiliser nos pouvoirs d'eau, de faire rendre à la terre les richesses dont elle regorge, d'exploiter nos mines et nos forêts, on s'aperçoit, mais trop tard, combien notre système d'éducation actuel est inefficace à faire des Canadiens des hommes pratiques et producteurs, combien ce système est inefficace à produire des hommes qui, suivant pas à pas un filet d'or presque imperceptible, finissent par découvrir des mines intarissables.

J'ai dit trop tard. Mais néanmoins il est un proverbe, vieux comme le monde, que l'on répète tous les jours et qu'il importe de ne jamais oublier : mieux vaut tard que jamais.

A l'œuvre donc ! Au gouvernement de prendre l'initiative ! A lui de préparer au Bas-Canada un avenir brillant, proportionné d'ailleurs à ses immenses richesses. Inutile d'essayer à remanier la vieillesse. C'est la jeu-